

Marquante Duas, le 80 p. 68-70

967 [CES GENS QUI PARLAIENT DE MONTAIGNE
À LA TÉLÉVISION, LES AVEZ-VOUS ENTEN-

dus ? Ils disaient que Montaigne avait quitté précocement, et le parlement de Bordeaux, et ses amis, et sa femme, et ses enfants, pour écrire. Il voulait réfléchir, disaient-ils, et écrire sur la morale et la religion. Je ne vois aucune décision de cet ordre dans la retraite de Montaigne, au contraire de la voir raisonnable j'y vois de la folie et de la passion. C'est pour continuer à vivre après la mort de La Boétie que Montaigne a commencé à écrire. Ce ne sont pas là choses de la morale. Et si, comme le disait Michel Beaujour, le seul à avoir osé, les « Essais » ne sont pas complètement lisibles et que personne ne les a jamais lus en entier, de même que la Bible, plus encore peut-être, c'est qu'ils ne s'évadent jamais de la singularité d'une relation particulière, éternisée ici par la mort, là par la foi. Si Montaigne avait écrit de sa douleur, celle-ci aurait convoyé tout l'écrit du monde. Or il n'écrit que comme pour ne pas écrire, ne pas trahir, justement en écrivant. De la sorte il nous laisse sans lui, émerveillés, comblés mais jamais en allés avec lui dans sa liberté. Vous savez, ce matin, le temps était de nouveau resplendissant, les plages se sont recouvertes de cerfs-volants, d'enfants, de familles éreintées par la vie, toujours tristes, vous voyez ? toujours. Les colonies de vacances ont tra-

versé le tout, elles chantaient ce matin, toujours cette indéchiffrable chanson. Et comme toujours il y a eu d'autres enfants qui les ont suivies, parce que rien, de prime abord, ne les distingue des orphelins et que les orphelins, de même que les enfants perdus, exercent sur les enfants pourvus de famille et d'amour l'attrait incomparable de l'abandon. Oui, il y avait là l'enfant aux yeux gris. Près de lui, la jeune fille. De temps en temps il ramassait des choses sur la plage et elle l'attendait. Et d'autres monitrices ont rassemblé tous les enfants, toujours en avance sur ces deux-là, et elle leur a dit : nous allons chanter. L'enfant aux yeux gris s'est assis près de la jeune fille. Et tout le monde a chanté, excepté l'enfant et la jeune fille. Les monitrices ont demandé à l'enfant de chanter avec les autres et il n'a pas répondu. Alors la jeune fille a dit que c'était parce qu'il ne pouvait pas chanter avec les autres. On ne comprenait pas ce que disait la jeune fille. Et on voulait que ce soit l'enfant qui réponde. Pourquoi tu ne veux pas chanter ? Alors l'enfant a regardé ces gens qui l'interrogeaient, puis les autres enfants, comme s'il se réveillait tout à coup, il était sans timidité, mais, dans un étonnement un peu effrayé et toujours dans cette légère crispation du visage, la profération des mots a

déchiré l'immobilité des traits, et il a dit : je ne veux pas chanter. On a hésité, on a dit à la jeune fille qu'elle protégeait trop cet enfant. Elle a répondu qu'elle ne le protégeait pas. On lui a dit que la singularité d'un enfant ne devait jamais être encouragée mais au contraire mise à l'épreuve de la règle commune, qu'elle devait le savoir. La jeune fille a répondu qu'elle ne comprenait pas ce qu'on disait. On lui a dit de s'en aller avec l'enfant, du moment que celui-ci se distinguait à ce point de ses camarades. Alors ils sont partis, vous savez, de l'autre côté du môle, vers les collines d'argile et les rochers noirs. Et là, elle a chanté pour l'enfant qu'à la claire fontaine elle s'était promenade, que sur la plus haute branche un rossignol chantait et que jamais elle ne l'oublierait, et l'enfant écoutait les paroles. La mer descendait et à cet endroit, entre les collines et la mer il y a un seuil plat, une large bande qui garde l'eau et qui reste longtemps chaque jour un miroir étincelant. Et la jeune fille a parlé à l'enfant, tandis qu'ils marchaient sur le miroir, d'une lecture récente, encore brûlante, dont elle ne pouvait pas se défaire. Qu'il s'agissait, disait-elle, d'un amour qui attendait la-mort sans la provoquer, infiniment plus violent que s'il eût fait à travers le désir.

L'éléphant, p. 84-85-86

des coques vides et la jeune fille les jetait dans le trou d'eau au pied des pieux noirs. Puis la mer petit à petit s'est nacrée de vert. La longue file des pétroliers d'Antifer est devenue plus épaisse, plus sombre. C'était le soir qui venait. Et ce très léger brouillard de la lumière, ces souffles qui passaient, ces montées de brume, cet air mouillé tout à coup, c'était la marée. Et les eaux de la Seine ont commencé à être envahies par celles de la mer. L'enfant est revenu avec la jeune fille et il a regardé tout autour de lui avec cette légère fixité qui faisait son regard, quoi qu'il regardât, d'un inaltérable étonnement et aussi d'une douceur très intense colorée d'une souffrance non ressentie, encore ignorée. La jeune fille a longuement regardé l'enfant et elle lui a dit : tu es l'enfant aux yeux gris, tu es ça. L'enfant a vu qu'elle avait pleuré pendant son absence. Les pêcheurs sont partis et ils les ont appelés, ils leur ont dit qu'il leur fallait remonter, que la mer arrivait vite. La Seine s'est remplie de courants, de tourbillons, elle était tout entière repoussée par la force si lisse et si tendre de la mer qui remontait son cours. Il a fait froid tout à coup. La jeune fille a porté l'enfant tout au long de la traversée de la plage, elle le serrait contre elle très fort et elle embrassait son corps. L'en-

fant regardait vers le chenal, peut-être avait-il peur parce qu'ils étaient maintenant seuls sur toute l'étendue du sable. La jeune fille a atteint la remontée des pierres vers les marécages de la baie. Là, la mer n'allait jamais, elle a dit à l'enfant qu'il ne fallait plus avoir peur. Elle a posé l'enfant et ils ont marché dans le chemin entre les champs de joncs. C'est alors, au bout d'un moment, que la jeune fille a dit qu'elle préférerait qu'il en soit ainsi entre elle et lui, elle a dit : que ce soit tout à fait impossible, elle a dit : que ce soit tout à fait désespéré. Elle a dit que s'il avait été grand leur histoire les aurait quittés, qu'elle ne pouvait même pas imaginer une telle chose et qu'elle préférerait que cette histoire en reste là où elle en était, pour toujours, dans cette douleur-là, dans ce désir-là, dans le tourment invivable de ce désir-là, même si cela pouvait porter à se donner la mort. Elle a dit qu'elle souhaitait aussi que rien d'autre n'arrive entre eux lorsqu'ils se reverraient dans douze ans ici près de la mer, rien d'autre que cette douleur-là, encore, de maintenant, si terrible qu'elle soit, si terrible qu'elle serait, car elle le serait, et qu'il faudrait qu'ils la vivent ainsi, écrasante, terrifiante, définitive. Elle a dit qu'elle souhaitait qu'il en soit ainsi jusqu'à leur mort. L'enfant écoutait la

jeune fille dans un pressentiment du sens de ses paroles plus avant que si elle eût essayé de lui parler de façon claire. Elle lui dit qu'il se souviendrait de ce chemin et des arbres noirs en même temps que de ces paroles-ci. Que ce qu'il ne comprenait pas dans ce qu'elle lui disait était pareil à ce qu'elle ne comprenait pas d'elle-même devant lui. Ils étaient arrivés au chemin de planches. Ils n'ont plus parlé pendant longtemps. Puis la jeune fille a chanté qu'à la claire fontaine elle s'était reposée, et que sur la plus haute branche un rossignol avait chanté et que jamais, jamais elle ne l'oublierait. L'enfant ne le lui avait jamais dit, mais elle savait, elle savait que l'enfant aimait cette chanson. Lorsqu'elle la chantait, l'enfant ne regardait plus rien et sa main dans la sienne devenait comme privée de vie. Elle le savait aussi d'autre façon que de celle-ci, celle-là, indécomposable, était indéchiffrable, elle était seule à la percevoir, mais comme telle, au-delà d'elle-même, au-delà de l'entendement de sa propre vie. Lorsqu'ils sont arrivés sous les tentes, les gens parlaient de la Pologne, de destruction et de mort. Alors je suis revenue dans la nuit de cette chambre au-dessus de la mer et dans son silence. Oui, je crois que nous nous sommes vus, quand j'ai ouvert la porte

p. 87-89

je vous ai reconnu, je crois que c'est ce qui a eu lieu. Vous êtes reparti après plusieurs jours, alors, de même, pendant plusieurs jours ensuite, la ville a été plus sombre et la chambre a été désertée, pleine du trouble de votre absence, comme crevée par ce coup porté à sa solitude de toujours. Oui, c'est pour ça que je suis allée dans la chambre, parce qu'ils disaient qu'ils avaient peur pour Gdansk, peur de la force des armes et de celle des armées. Non, je n'associe pas Gdansk à la peur qu'elle soit détruite. Ni à la force des armes et des armées. A rien à vrai dire, je crois, si, je me trompe, si, à moi. A vous. A l'amour de vous, de votre corps. Non, Gdansk n'a rien à voir avec la force qui la détruirait. Avec ces gens qui écrivent, qui parlent, qui se souviennent. Non. Elle n'a rien à voir non plus avec sa dégradation possible au cours du temps. Avec sa pourriture, plus tard. Non. Lorsqu'elle reposera ainsi dans sa putréfaction, elle appartiendra. A qui ? Cela n'a pas d'importance. Elle n'a rien à voir avec elle-même. Regardez cette obscurité autour de nous, si dense, il ne faut pas s'en plaindre désormais, voyez comme on lit au travers. Vous devriez venir avec moi dans la chambre noire et déserte, ne plus avoir peur. Vous ne devez plus avoir peur. Vous aviez trop peur. Moscou ne peut plus com-

prendre Gdansk, comment voulez-vous ? Comment ferait-elle pour comprendre Gdansk ? Comment ? Ce mouvement de la mer, du vent ? Ces forces tranquilles ? Cet amour ? Moscou, cette chose-là, comment voulez-vous ? En 1946, oui, c'est ça. Le nom écrit sur la tombe est Akhmatova, Anna, interdite de publication. Elle aurait cent ans. L'interdiction est toujours-là, depuis 1946, oui, c'est ça. Vivait de traductions dans une chambre de service. Le plus grand poète. Gdansk. Non, on ne sait pas pourquoi. Oui, c'était en 1947. Le nom écrit sur la tombe c'est Ossip Mandelstam. Le plus grand poète. Oui, interdit de publication. Gdansk, Moscou, lui souriant, comment voulez-vous que ce soit possible ? Deux cent soixante millions d'habitants. On ne sait pas pourquoi, tout à coup, il y a eu cette lumière sur la mer du Nord. Elle s'est produite au centre de l'obscurité, vous vous souvenez ? L'espoir ? Non, non. Je crois qu'il n'y a rien de plus pessimiste que Gdansk. Sauf cet amour que j'ai pour vous et dont je sais qu'il est illusoire et qu'à travers l'apparente préférence que je vous porte je n'aime rien que l'amour même non démantelé par le choix de notre histoire. Gdansk, comment voulez-vous que Moscou comprenne Gdansk ? Si gais est Gdansk, si légère, gratuite, presque futile,

oui, disparate, folle, tendre, une foule connue dans chacun de ses gens. Moscou avait accepté Gdansk parce que Moscou n'avait pas compris Gdansk. Les sourds, vous savez, qui répondent, de peur. Baudelaire. Mallarmé et ces morts de la Russie... Pourquoi désirez-vous mourir ? Pourquoi pas ? Il est vrai, pourquoi pas ? Nous connaissons l'histoire comme les rabbis de la Loi. Venez voir, tout est clair tout à coup, la mer, le ciel, la mer s'était déchaînée à l'aurore, elle était devenue méchante et sombre et la voici maintenant heureuse. Elle n'a pas d'esprit, ni d'intelligence, ni de cœur, la mer, elle n'est rien que ce devenir matériel, sans issue, sans fin. Gdansk est mortelle, elle est l'enfant aux yeux gris, elle est ça. Comme vous, ça.